

PARLEMENT DES LIENS

SAMEDI 28
ET DIMANCHE 29 SEPTEMBRE 2024

Libé

QUAND LES REGARDS SE CROISENT

Comment l'art, la science ou l'apport d'autres cultures permettent-ils de dessiner le futur des territoires ? Une journée de débats organisée par le Parlement des Liens et «Libération» à Uzès.

REPENSER NOS TERRITOIRES GRÂCE AUX SAVOIRS INDIGÈNES

A l'invitation d'un groupe de chercheurs français, des autochtones de Colombie ont été invités à «analyser» des territoires de la métropole. Une approche différente du monde, des connaissances et des croyances qui sera discutée lors du Parlement des Liens.

Par **NICOLAS CELNIK**

Une drôle de délégation arpente la Drôme, dans les dernières heures de l'été, en septembre 2018. Quatre Kogis, membres d'un peuple autochtone vivant dans le nord de la Colombie, sillonnent les routes du Haut-Diois, sous l'œil émerveillé d'une trentaine de scientifiques. Les trois «chamanes» et leur traducteur ont été invités à réaliser un «diagnostic du territoire»; alors les voilà qui auscultent les lieux, posent des questions, pondèrent. Ils s'arrêtent devant un captage de source, dont l'accès est protégé par des barbelés. «Qui a décidé de prendre toute l'eau pour lui? demandent-ils, interpellés. Si les renards et les cerfs ne peuvent plus boire, il n'y aura plus de forêt!» Si des chamanes colombiens ont été amenés au chevet d'un ru drômois, c'est grâce à Eric Julien, invité du Parlement des Liens, organisé par les éditions Les liens qui libèrent et

Libé à Uzès ce samedi. «Ils sont venus chez nous et ils nous ont appris notre territoire. Ce n'est quand même pas banal!» s'enthousiasme ce géographe de formation devenu consultant en entreprises. En 1985, il est sauvé d'un cédème pulmonaire par les Kogis alors qu'il crapahute dans la Sierra Nevada de Santa Marta, en Colombie. Depuis, il s'improvise passeur de mondes.

«La venue des Kogis dans la Drôme permettait de poser trois questions: ont-ils des choses à nous dire d'un territoire dont ils ignorent tout? Ont-ils des connaissances que nous ignorons? Et enfin, notre paradigme scientifique est-il capable de dialoguer avec ces gens que nous détruisons depuis cinq siècles?» Ebauches de réponses, dans l'ordre: oui; peut-être, en tout cas ils semblent intarissables sur la tectonique des plaques et la radioactivité de l'uranium (découvertes en Occident au début du XX^e siècle); et, enfin: vaste programme. Car le savoir autochtone infaillible ne s'acquierte pas en un claquement de doigts. Tout comme il faut plus qu'un intérêt pour d'autre

manières de voir le monde pour transformer profondément notre rapport aux connaissances et notre société.

«SIDÉRATION»

Les échanges culturels avec les Kogis vont, toutefois, au-delà de la recherche du frisson de l'inconnu. En 2023, Eric Julien emmène une délégation de scientifiques passer une semaine en territoire kogi. Parmi eux, l'ancien député macro-niste, à présent conseiller à la mairie du XIV^e arrondissement de Paris, Cédric Villani, qui a profité du confinement pour se convertir à l'école de mathématiques. Le mathématicien, homme de sciences avant d'entrer en politique, reste émerveillé par cette «rencontre prolongée avec une culture orale, une vision holistique du monde qui pense une interconnexion de tous les êtres et les choses, une culture qui voit en images et en incarnations, pour laquelle le sens commun est que les pierres sont vivantes et que les lieux ont une âme». On imagine le scientifique se réveiller parfois la nuit, hanté par une

question que lui ont posé les Kogis: qui sont le père et la mère du plastique? Il a aussi fallu apprendre au groupe de scientifiques français ce que signifiait partager des connaissances dans une culture orale: préparer la discussion lors de longues cérémonies; s'adonner à un art oratoire qui n'est pas leur marque de fabrique; mais aussi, interagir avec un autre mode d'organisation du savoir. Villani se souvient: «Un jour, à leur demande, je leur ai fait – à l'arrache – un cours sur l'histoire de la chimie depuis Lavoisier. Et ils me demandent: mais qui détient ce savoir?» Moment de solitude du mathématicien quand il doit expliquer que ces connaissances sont morcelées entre des milliers de bibliothèques, universités et data centers. «Pour les Kogis, un savoir c'est ce qu'un cerveau humain peut retenir et, de manière plus importante encore, raconter, observe-t-il. L'idée d'un savoir partagé entre des ensembles d'institutions, c'est presque choquant pour eux.» Que lui reste-t-il de cette expérience, une fois sorti de la forêt co- ●●●

Des membres du peuple kogi en visite dans l'Ain, à la confluence du Rhône, le 3 octobre. PHOTO ALAIN ROUX



Le 27 septembre 2023 aux sources du Rhône, en Suisse. PHOTO LISE FABBRO



traverser l'océan. Céline Leandri, archéologue qui avait été membre de l'expédition outre-Atlantique, les a suivis lors de leur exploration d'un site archéologique en Corse. Son expérience avec le peuple autochtone est un voyage dans le temps: «C'est un peu comme si les hommes qui vivaient là il y a quatre mille ans revenaient nous voir et nous parler», s'émeut-elle, un an plus tard. Là où les archéologues s'échinent à faire parler des pierres désespérément mutiques, voilà que débarque une troupe qui vit «en accordant la même importance à la dimension immatérielle et symbolique» que les constructeurs du site.

Le principal enseignement qu'elle retient de leur visite, c'est leur manière de prendre connaissance du lieu. Plutôt que d'inspecter les pétroglyphes gravés dans les roches, ils étudient son environnement: tournant le dos aux archéologues pressés d'exposer menhirs et gravures aux formes humaines, les voilà qui observent les montagnes ailleurs. «On révise, et après on discute», explique l'un d'eux. Puis: «Tiens, voilà une carte», note-t-il à propos d'une pierre couverte d'inscriptions. Après avoir arpente le site, ils livrent leur interprétation, que Céline Leandri a consignée dans son carnet et qu'elle relit avec émotion: «Chaque pierre a ses fonctions, leur alignement donne la direction vers d'autres sites identiques. Certaines pierres ont une énergie féminine, d'autres une énergie masculine. Elles donnent les directions vers lesquelles dialoguer avec la montagne.» La chercheuse marque une pause. «Ce qui est important, dans cette rencontre, c'est que les Kogis redonnent leur fonction d'usage au lieu, puisqu'ils possèdent chez eux d'autres sites similaires et qu'ils continuent de les utiliser.»

«DIALOGUE»

Observer comment les Kogis utilisent leurs propres sites sacrés lui a fait comprendre que ces lieux étaient pour eux «une sorte d'encyclopédie» dans laquelle ils gravent des connaissances liées à leur territoire, les manières de le gérer, les vallées, les ressources. Or, pointe Céline Leandri, on retrouve les mêmes symboles en Nouvelle-Calédonie, où ils ont la même signification, et sur le site visité en Corse, où leur sens n'est pas encore établi. Pour que les sciences occidentales, engoncées dans leur cartésianisme et cloisonnées par disciplines, puissent accueillir le type de connaissances que proposent les Kogis, la chercheuse plaide pour plus d'interdisciplinarité et de transversalité. Elle-même a vu ses pratiques évoluer, défend fermement la protection des lieux sacrés face au tourisme et réfléchit à monter un projet croisant archéologie et sagesse autochtone. Une question demeure: que faire du rapport au territoire

que proposent les Kogis dans la France de 2024?

Sans le savoir, l'ethnologue et essayiste Marin Schaffner s'était déjà inséré dans cette question en réalisant, avec le collectif d'enquête Hydromondes, des diagnostics de territoire. Au cours de leurs enquêtes de terrain, les membres du collectif se sont posé plusieurs questions, inspirées notamment par le courant philosophique du biorégionalisme: «Quel est l'état de santé d'un corps-territoire, d'un territoire vivant? Comment les énergies circulent en lui, quels sont ses lieux en bonne ou mauvaise santé [comme le seraient des organes, ndlr]? Où sont les points névralgiques?» énumère Marin Schaffner. Pour nous, le diagnostic biorégional, c'est un peu comme «l'acupuncture écologique.»

DÉCONSTRUCTION

L'ethnologue se réjouit lorsqu'il évoque la venue des Kogis dans la Drôme: «On a retrouvé dans leur manière de regarder un territoire une grande partie des principes et conclusions qu'on avait mis en place avec Hydromondes. Ça nous laisse penser qu'on n'est pas complètement à côté de la plaque dans notre démarche.» Il tire deux convictions de cette découverte: d'abord, qu'un travail de déconstruction est nécessaire pour faire ressurgir ce qu'il y a de vivant dans les territoires; ensuite, que le dialogue multiculturel, pour éviter l'écueil de l'exotisme, doit se faire d'égal à égal. Suite logique de la réflexion: Marin Schaffner s'est rendu en Colombie, indépendamment des voyages organisés par les scientifiques, pour effectuer un diagnostic du Rio Magdalena avec les méthodes d'Hydromondes. Son attention aux grands barrages lui a permis de repérer que l'essentiel de l'hydroélectricité du pays était produite dans les environs, ce qui menace la rivière et son biome. De son côté, il continue d'essayer d'imaginer ce que les habitants voulaient lui dire quand ils lui expliquaient vivre dans une zone «amphibie», un territoire parfois sur l'eau, parfois sous l'eau...

Enfiler d'autres lunettes pour apposer de nouveaux diagnostics sur nos territoires ne suffira sans doute pas à enrayer les émissions de gaz à effet de serre, l'artificialisation des sols, l'érosion de la biodiversité. Cédric Villani préfère s'inspirer du film d'animation *Princesse Mononoké* pour rappeler que la réunification des humains avec la nature, qui est aussi une réconciliation des humains entre eux, ne se fait que «parce que le héros est un guerrier qui sait se battre quand c'est nécessaire». Marin Schaffner, lui, rappelle le rôle des enquêtes de terrain: «Refaire émerger, depuis l'intérieur des lieux, tout ce qu'ils ont de vivant, pour que ça vienne chuchoter à l'oreille des gens: faites gaffe, c'est vivant, calmez-vous un peu.» ■



Cédric Villani le 3 octobre dans l'Ain lors d'une rencontre avec les Kogis.
PHOTO ALAIN ROUX

«Ce n'est pas la technologie qui va nous sauver»

L'écologie est désormais la priorité du mathématicien et ex-député Cédric Villani. Qui milite pour un engagement politique fort et la modification des comportements.

Il paraît que les chats vivent neuf vies. Cédric Villani, lui, en est déjà à sa quatrième : d'abord mathématicien inconnu ; puis rock star de l'équation grâce à sa médaille Fields obtenue en 2010, sa capacité de vulgarisation et son allure atypique ; ensuite, député marcheur en 2017 ; enfin,

démissionnaire du macronisme et conseiller à la mairie du XIV^e arrondissement de Paris, le voilà qui soutient Les Ecologistes et prône la décroissance. Un chat retombe toujours sur ses pattes : lui aussi ?

Quel écolo êtes-vous ? Celui qui roule en SUV électrique et trie ses déchets ou celui qui, comme

vous l'avez fait en septembre 2023, grimpe dans un arbre face au ministère de la Transition écologique pour protester contre l'A69 ?

Pour ce qui est du SUV, c'est facile : je ne conduis pas. Pour le reste, tout en ayant conscience que les changements personnels ne sont qu'une infime partie du chemin pour le changement de la société, il me semble important d'aligner mes comportements avec ce pour quoi on se bat : j'ai donc adopté la règle de ne jamais prendre l'avion à l'intérieur de l'Europe, et de l'utiliser une fois par an maximum. Mais surtout, je me suis converti au végétarisme pendant le confinement, car j'ai la conviction que tant qu'une personne n'a pas opéré de transition dans ses habitudes alimentaires, elle ne peut pas se considérer comme écolo.

Je suis entré à l'Assemblée nationale en pensant que les sujets les plus importants portaient sur la technique et l'informatique ; j'en suis ressorti persuadé que l'enjeu le plus important au monde est l'agriculture. C'est le premier contributeur mondial au changement climatique, à travers la déforestation, les conversions d'habitat, les émissions de gaz à effet de serre.

Quel modèle d'écologie politique prônez-vous à présent ?

Face à une société qui existe déjà, il faut faire attention à ne pas confondre l'idéal – dans le bon sens du terme – avec le programme politique. Prenons l'exemple de la voiture électrique : la meilleure voiture, c'est le vélo à assistance électrique ; mais un monde dans lequel le parc de voitures est électrifié est mieux qu'un monde de voitures à moteur thermique. Donc, le combat actuel à mener, c'est bien celui de l'interdiction de la vente de voitures à moteur thermique [prévue par l'Union européenne d'ici à 2035, ndlr], tout en prônant un système avec moins de véhicules individuels.

Comment se mélangent sciences physiques et mathématiques, savoirs écologiques et organisation politique dans l'écologie que vous défendez ?

Oh ! (Il prend une longue inspiration.) L'affaire est considérable. Il y a eu ces dernières années une abondance d'études sur l'articulation entre savoirs et savoir-faire, entre les décisions politiques et leurs mises en œuvre. Par exemple, Jean-Baptiste Fressoz montre dans *Sans transition* [Seuil, 2024] que l'évolution technologique ne provoque pas une substitution d'une énergie pour une autre, mais plutôt une addition de toutes les sources d'énergie, ce qui remet en cause l'idée de transition énergétique.

Une réflexion écolo de qualité doit donc prendre en compte sept dimensions : l'analyse de la situation ;

l'élaboration d'un plan ; la volonté politique – en général, on s'arrête là, mais il faut poursuivre – ; l'organisation politique pour piloter la transition ; les ressources financières à mobiliser ; la modification des comportements ; la mobilisation des savoir-faire. Les deux derniers points impliquent, d'une part, de prendre en compte qu'après la rénovation thermique d'un bâtiment, ses habitants ont tendance à dépenser autant en chauffage mais à augmenter le thermostat, et qu'il y a donc un effet rebond qui vous fait perdre la moitié des économies réalisées ; et, d'autre part, qu'il faut avoir sous la main des personnes ayant les compétences pour effectuer cette rénovation thermique.

Enfin, mon message principal sur les questions scientifiques, c'est qu'il faut prendre en compte les sciences, mais sans excès : il faut avoir conscience que ce n'est pas la science ou la technologie qui vont nous sauver. Elles peuvent nous aider dans la transition, mais tant qu'il n'y a pas une volonté de mise en œuvre de transformations politiques et sociales, et des changements de comportements individuels, le développement des technologies risque surtout de nous mener dans une impasse technosolutionniste.

Recueilli par NICOLAS CELNIK

PROGRAMME

LE 28 SEPTEMBRE À UZÈS

Chaque année à Uzès (Gard), le Parlement des Liens organise un forum avec *Libération* associant habitants, universitaires et scientifiques. Cet événement s'adosse à des «enquêtes» menées tout au long de l'année afin de documenter le territoire sous tous ses angles, de favoriser la participation active des citoyens, associations et élus, et de conforter une culture politique de l'engagement.

Avec : Jérôme Gaillardet, François Guerroué, Eric Julien, Isabelle Loodts, Marie-Hélène Pillot, Cédric Villani...

Débats animés par Sonya Faure, cheffe de service adjointe du service Culture de *Libération*.

